

Bernard Weynans

---

---

**VOTRE FILS  
EST BLESSÉ  
ET PRISONNIER  
EN ALLEMAGNE**

---

---

PARTIE II

Neuenkirchen – Friedrichsfeld – La Haye



Bernard Weynans

Votre fils est blessé  
et  
prisonnier en Allemagne  
Partie II

*Neuenkirchen – Friedrichsfeld – La Haye*

© Bernard Weynans, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3230-8

librinova 

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## 1

À peine l'appel est-il terminé qu'un Feldwebel, suivi de quelques gardes, entre en trombe dans le baraquement et se met à hurler des noms de prisonniers. Il leur ordonne de se grouper à l'entrée.

— Sergent Dejambes ! Sortez !

Le sous-officier allemand prononce "Deïambeuss", mais Paul devine qu'il s'agit de lui et note confusément que beaucoup de ceux dont les noms sont cités ont quelque chose en commun, mais quoi donc ? Tout à coup – mais oui ! – c'est cela : ils font presque tous partie de l'Amicale des Universitaires de Friedrichsfeld ! C'est étrange.

— Prenez vos affaires ! Vous partez pour un autre camp ! annonce le Feldwebel.

Cette annonce est comme un coup au plexus ! Les Français échangent, sonnés, des regards d'incompréhension.

— Un autre camp ? Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

Aucune réponse. Ils passent, presque instantanément, de l'incrédulité à la consternation.

— Nous n'allons sans doute pas gagner au change, commente un sergent d'une voix sombre : d'après ce qu'on entend dire, beaucoup d'autres camps sont pires que celui-ci...

— Merde ! s'exclame un caporal, ça arrive juste au moment où le courrier se met à bien fonctionner et que les colis arrivent !

*"C'est vrai, pense Paul, mais ce ne sont pas seulement les lettres et les colis que nous allons perdre, c'est tout le reste : les habitudes, les routines, les rituels qui nous aident à supporter le passage du temps, l'ennui, le désœuvrement et à éviter la mélancolie, le cafard, et surtout la camaraderie, les anciennes connaissances retrouvées, les amitiés nouvellement nouées..."*

Les traînards sont poussés hors du baraquement, sans réelle brutalité, mais avec une fermeté qui exclut toute résistance. Des scènes similaires ont lieu dans d'autres baraquements et la réponse donnée aux questions est la même : "*Vous êtes transférés dans un autre camp*".

— Mais pourquoi ne disent-ils pas où nous allons, reprend le caporal, ou pourquoi sommes-nous désignés et pas les autres ?

— Vous avez remarqué ? le coupe le sergent. Nous sommes presque tous membres de l'Association Universitaire du camp...

— Exact, répond quelqu'un.

Paul hoche la tête, en signe d'acquiescement.

— Mais pas tous, précise un autre.

Quelques-uns, en effet, n'en font pas partie : ils sont clerks de notaires, comptables, etc. mais pas "universitaires".

— Pas de Belges ni d'Anglais non plus...

— Cela concerne notre nationalité ? demande un autre.

Personne ne sait.

Les gardes les emmènent presque aussitôt vers la gare et c'est à nouveau un transport pénible qui s'annonce : chaleur étouffante, wagon bondé, saletés, manque d'air, odeurs rebutantes, bruit, cahots, secousses... "*Ça promet !*" pense Paul. À l'issue d'un trajet de courte durée, il embarque déjà avec ses camarades.

Il constate cependant avec soulagement que sa jambe ne le fait plus souffrir et que le voyage sera moins éprouvant que le précédent. Beaucoup de ses compagnons semblent, eux aussi, assez bien le supporter. Le train monte vers le nord et fait d'innombrables arrêts pour laisser passer les convois de troupes, d'armes ou de munitions, à destination du front.

Les prisonniers sont finalement débarqués dans un endroit désert, parsemé de zones marécageuses sur lesquelles des bruyères tentent de

survivre, au sud d'une petite ville nommée Neuenkirchen. Ils découvrent bientôt leur nouveau camp, à courte distance de la gare.

Il n'est en rien comparable à Friedrichsfeld et paraît improvisé, précaire. Ni lits ni paillasses : il n'y a que de la terre nue et moins de 60 centimètres entre deux places de couchage dans ces longues tentes, dont les toiles reposent sur de simples ossatures en bois, dans lesquelles les prisonniers doivent s'entasser par groupes de 300.

Ils sont immédiatement emmenés, par équipes de 40, vers une zone de travail à des kilomètres de là. Arrivés à destination, ils ressassent les mêmes questions que sur le trajet :

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? Et pourquoi nous ? râle un sergent. Les sous-officiers ne sont pas obligés de travailler, que je sache !

Mais les gardes allemands n'ont cure de leurs récriminations : *"Pas de discussion ! Tout le monde au travail et vite !"*

La tâche, simple mais épuisante, consiste à défricher une zone de bruyères en partie brûlées. En fin d'après-midi, vers 5 heures, ils sont rassemblés et, pendant le retour, leur humeur est aussi sombre qu'à l'aller.

À peine revenus dans le camp, quelques-uns d'entre eux se mettent pourtant soudain à chanter face aux gardes allemands médusés.

— Mais... On dirait la chorale ? s'exclame un adjudant.

— C'est elle, confirme un autre, une partie d'entre elle tout au moins.

En effet, les trois quarts de la formation se trouvent parmi les prisonniers transférés et, bien qu'ils soient aussi fatigués que les autres, ils chantent de toute leur force pour reconforter leurs camarades. Quand les choses vont mal, des moments comme ceux-là prennent une extraordinaire importance.

— Comment vont réagir les Allemands ? s'inquiète Paul.

— Ça a l'air de passer, lui glisse un camarade. Regarde : les sentinelles n'en reviennent pas.

— Elles n'ont pas d'instructions pour une situation de ce genre. Elles ne savent pas quoi faire. Dans le doute, elles s'abstiennent...

Il apparaît bientôt que ce sont des prisonniers de plusieurs camps et de tous rangs qui sont regroupés à Neuenkirchen. Les plus gradés continuent à dénoncer le traitement qui leur est imposé.

— Nous sommes officiers et nous n'avons aucune obligation de travailler ! C'est absolument contraire aux conventions !

La réponse du commandant du camp ne tarde pas. Dans une harangue agressive, il expose la raison de ce transfert. Elle tient en deux mots, noyés dans le flot de ses propos vindicatifs :

— Repressalien Lager ! Camp de représailles !

Les prisonniers apprennent qu'ils se trouvent là parce que, selon les Allemands, la France bafoue le droit international : les Prussiens trouvent avilissant que quelques centaines des leurs, faits prisonniers dans leurs colonies du Togo et du Cameroun et internés au Dahomey, soient gardés par des "nègres". Selon l'officier allemand, si les Français considèrent la race noire égale à la leur, c'est leur affaire ; mais les Allemands la placent à peu près au niveau des singes. Il les accuse en outre de s'être livrés à diverses atrocités : viols, cannibalisme, etc.

— Voilà pourquoi vous êtes là ! martèle-t-il. Expliquez-le à vos familles : vous resterez ici tant que votre gouvernement ne se comportera pas correctement, et sans recevoir aucun colis !

De vives protestations s'élèvent, mais il continue, impavide :

— Vous pouvez écrire chez vous tous les jours, dit-il d'un ton doux, à condition de décrire les conditions de détention.

Il tourne les talons, laissant quelques journaux allemands – "*Frankfurter Zeitung*", "*Kölnische Zeitung*", "*Berliner Tageblatt*" – en guise de "preuves" de ce qu'il a avancé. Un officier français germanophone traduit

l'essentiel : *"Une honte pour la nation française ; mesures de représailles allemandes contre les cruautés françaises."*

*"Des nouvelles certaines, et qui concordent toutes, rapportent que nos compatriotes se trouvent répartis sur les points les plus divers de ces pays et y sont traités d'une manière absolument ignominieuse, surtout au Dahomey."*

*"Les Français ont interné en Afrique même des malades et des blessés qu'ils ont sans pitié contraints au travail. Là aussi, la nourriture est tout à fait insuffisante..."*

Des protestations indignées fusent de toute part :

— Ils nous punissent pour des actes que nous n'avons pas commis !

— Et regardez bien : les boches ont pris soin de choisir des prisonniers peu habitués aux travaux physiques, clame un officier furieux. Il n'y a pas d'ouvrier, de mineur ou de paysan ici, aucun de ceux qui supporteraient avec plus de facilité un régime auquel ils sont habitués dans le civil !

— D'autant que, sans colis, nous allons crever de faim, ajoute un autre. Tout ça pour pousser nos familles à se plaindre auprès du gouvernement.

— Mais c'est peut-être l'occasion de décrire la réalité de ce que nous vivons ? dit un autre. Ils veulent que nous disions que nous sommes misérables ? Eh bien disons-le, puisque c'est la vérité !

De vives discussions s'ensuivent et les avis sont partagés. Mais pour Paul, les choses sont assez claires : comment sa famille, en territoire occupé, pourrait-elle faire pression sur le gouvernement français ? Il décide d'écrire une lettre rassurante.

*"Neuenkirchen, le 11 juillet 1915 Tente 2A*

*Mes chers parents,*

*Il y a déjà quelque temps que je n'ai reçu de vos nouvelles, la dernière lettre reçue date du 5 juin. Je crois qu'il en est de même pour vous. N'ayez aucune inquiétude, je suis toujours en bonne santé. Ces derniers temps, j'ai*

*changé de camp. Je suis à Neuenkirchen dans une région assez déserte. Nous travaillons dans les bruyères que nous défrichons. Le travail n'est pas bien dur et j'en viens facilement à bout. Lorsque vous m'écrirez mettez bien l'adresse ci-contre. D'ici quelque temps, je pense bien vous envoyer ma photo. Elle est faite, je l'attends : vous ne me verrez guère changé. Je reçois toujours des nouvelles des cousins et oncles qui sont tous en bonne santé et envoient leurs amitiés à tous. Mme Dubois demande où en sont les sœurs. Henri demande où est Marcelline. Maurice, André et Marcel sont en bonne santé.*

*Chers parents, j'ai reçu tout ce que vous m'avez envoyé jusqu'alors. Écrivez-moi le plus souvent possible et envoyez-moi de temps en temps, sans vous priver, quelques colis de friandises. Surtout plus d'argent, les amis m'envoient tout ce dont j'ai besoin. Mes amitiés à toute la famille. J'écris à Céline en même temps. Je vous embrasse bien fort.*

*Paul"*

## 2

Petit à petit, des zones abritées sont tant bien que mal aménagées à l'aide des bottes de paille et de planches. Mais cela ne change pas grand-chose car la pluie s'infiltré par mille failles et détrempe les toiles, la paille, les vêtements, les documents...

Chacun l'a bien compris maintenant : le travail exténuant et les conditions éprouvantes sont voulus. Le commandant ne fait d'ailleurs qu'appliquer les instructions qu'il a reçues et qui détaillent ce que doit être ce camp de représailles :

— *Logement. Conforme aux usages du pays, mais réduit au strict nécessaire. Baraques simples ou tentes. Installation rudimentaire pour le lavage et le nettoyage du linge. Fournitures insuffisantes en fait de vaisselle et de savon. Chauffage réduit. Pas d'éclairage. Séparation complète de la population. Réduire au minimum la liberté de mouvements à l'intérieur du camp.*

— *Habillement. Ne délivrer, en dehors des chemises, aucun vêtement de dessous.*

— *Travail. Pénible, mais non en rapport avec la guerre. Huit à neuf heures de travail par jour. Un jour de repos par semaine, qui, en général, ne tombera pas le dimanche, et sera consacré au lavage. Les caporaux sont astreints au travail ; les sous-officiers ne sont employés qu'à la surveillance.*

— *Alimentation. Voir le menu ci-joint. Beaucoup de légumes secs, surtout des pois. Pas d'eau chaude. Cantine réduite au minimum ; interdiction de vendre sucre, friandises, fruits, etc.*

— *Punitions. Longs arrêts, dans de mauvais locaux. Pour la plus petite faute, suppression de nourriture. Pas de voies de fait.*

— *Repos. Aucun rapport de société. Ni chant, ni musique. Confisquer les instruments. Pas de service religieux.*

— *Service postal. Ne délivrer les lettres que huit semaines au moins après*